

Chapitre un

Alors que l'horloge n'affiche plus que trois minutes, la situation devient sérieuse. Pourtant, elle est déjà suffisamment corsée à cause du défenseur gauche des Tonnerres qui écrabouille nos joueurs sur la bande à la première occasion. Je me demande où ses parents avaient la tête quand ils lui ont donné le nom de *Sébastien* : ils auraient dû faire preuve d'un peu de clairvoyance et l'appeler Char d'assaut!

Bref, je commence à m'énerver : ce monstre me tape dessus depuis le début de la période et les arbitres ne semblent pas s'en apercevoir. Sur le banc, l'entraîneur O'Neal ne cesse de crier, tout comme les autres membres de l'équipe et nos admirateurs (euh... nos familles) dans les gradins.

J'ai eu droit à une demi-douzaine de solides coups de coude jusqu'à maintenant, mais pas question de me laisser arrêter. Je joue pour gagner.

C'est donc bien à regret que je quitte la patinoire lorsque l'entraîneur me rappelle au banc.

Je retourne m'asseoir et croise le mastodonte de notre équipe Émile Bosco (qui est aussi mon tuteur en maths). Il me tape dans la main.

— Bien joué, Croquette, me lance-t-il de sa grosse voix de grizzly avant de me remplacer à l'aile droite.

Je le remercie et regagne ma place sur le banc.

— Ce défenseur est une bête, fait remarquer Patrick Chen en secouant la tête.

— Absolument! dis-je. Chaque fois que j'avais la rondelle, il me fonçait dessus.

L'entraîneur O'Neil me tapote le dos :

— Tu as joué avec ardeur, fiston. Ce gars est au moins deux fois plus gros que toi, mais tu lui as montré de quel bois tu te chauffes!

Je ne peux m'empêcher de penser que si ma satanée poussée de croissance avait fini par se produire, cette conversation n'aurait pas eu lieu.

Ni aucune autre à propos de ma taille.

— Bon sang, si seulement on pouvait la gagner, celle-là, dit Patrick en remettant ses gants au cas où l'entraîneur l'enverrait au jeu.

À côté de Patrick, David McCafferty (dit « l'ébouriffé ») est adossé au mur. Comme d'habitude, il a l'air à moitié endormi.

Domage qu'il n'ait jamais l'air à moitié réveillé.

Sans rire! Comment peut-on se détendre durant un match de hockey? Surtout quand on fait partie de l'équipe!

Je regarde les joueurs se déplacer sur la patinoire en regrettant de ne pas me trouver parmi eux. Il a bien fallu que j'accepte de partager ma position d'ailier droit avec Émile Bosco, mais ça ne me plaît pas pour autant.

Si j'avais le choix, je passerais ma vie à jouer au hockey. C'est l'activité que je préfère entre toutes et il se trouve que je me débrouille plutôt bien! Lorsque je ne joue pas, je m'entraîne, et si je ne fais ni l'un ni l'autre, je regarde un match à la télé ou je lis sur le sujet.

Au fait, ça me rappelle que la librairie devrait recevoir le quatrième volume de *Et c'est le but!* d'un jour à l'autre.

Génial!

Il n'y a rien de mieux au monde que le hockey.

Rien.

Le corps incliné vers l'avant, je suis le déroulement de la partie.

Nous avons déjà battu Victoria, mais cette fois, impossible

de prédire qui sortira vainqueur.

Les adversaires ont beau former une équipe solide, leur uniforme est ridicule. Alors que nos vêtements noir et rouge nous donnent une allure redoutable, l'équipe des Tonnerres baigne piteusement dans le mauve et le jaune. Et je me fiche que les Kings de Los Angeles aient porté ces couleurs il y a cent cinquante ans, elles sont nulles.

Non, mais franchement!

Et pire encore que l'uniforme des Tonnerres de Victoria, c'est leur attitude. Parce qu'ils habitent la plus grande ville de l'île, ils se croient supérieurs aux autres! Et ils jouent plus durement qu'ils le devraient.

Plus durement que n'importe quelle équipe ne le devrait.

Il y a des règles au hockey et ce n'est pas pour rien. Après tout, il s'agit d'un jeu, pas d'une guerre!

Je bondis sur mes pieds lorsqu'Émile enlève la rondelle au défenseur droit des Tonnerres. Les lames de ses patins raclant la glace, il franchit la ligne rouge.

Voyant la brute se diriger vers lui, je crie :

— Vas-y, Bosco!

L'autre aussi est rapide.

Émile garde la rondelle près de lui en se rapprochant du but adverse, mais quelques secondes plus tard, le char d'assaut l'a rattrapé.

La foule de nos partisans encourage Émile qui poursuit sa trajectoire. Je lève les yeux vers les spectateurs et aperçois mes parents et ma sœur debout dans les estrades.

Il y a de l'ambiance là-haut, c'est le moins qu'on puisse dire.

J'aimerais bien que ces encouragements me soient destinés. Je voudrais que ce soit moi, et non mon « partenaire », qui s'apprête à tenter ce tir.

— Pas trop vite, Bosco! crie l'entraîneur O'Neal. Place la rondelle!

Il reste moins de deux minutes de jeu et Victoria a un point d'avance sur nous. La tension est à son comble.

J'espère de tout cœur que Bosco parviendra à égaliser et

provoquera une période supplémentaire. Dans ce cas, j'aurai peut-être l'occasion de retourner sur la glace.

Je donnerais tout pour une période supplémentaire.

Émile fixe la cible et se prépare à lancer. Je sais qu'il vise à la perfection et que l'entraîneur n'a pas à lui rappeler d'y aller doucement. Bosco a toute la patience qu'il faut.

— Tire! crie Louis (dont la patience n'est pas tout à fait aussi développée).

— Fort! renchérit Patrick d'une voix encore plus fracassante.

Je retiens mon souffle. Faisant glisser son bâton vers l'arrière, Émile prend son élan et s'apprête à frapper la rondelle. Son lancer frappé est dévastateur (presque autant que le mien) : je sais que le gardien de but des Tonnerres n'a aucune chance de l'arrêter. Bosco sait exactement où viser et j'imagine déjà le projectile en train de voler jusqu'au coin supérieur du but.

— Dans le mille, Émile! tonne mon père du haut des gradins.

Je cesse de respirer.

La foule est en délire.

À l'horloge, l'aiguille des secondes continue d'avancer.

Mon cœur bondit dans ma poitrine comme des grains de maïs au micro-ondes. McCafferty l'ébouriffé dort encore?

Peu importe.

— Tire, Bosco! hurle Patrick.

Tous les yeux sont rivés sur Émile.

Aucun doute : il va compter.

Évidemment, je *veux* que mon coéquipier marque ce but. Mais au tableau des buts comptés, Bosco affiche deux points d'avance sur moi et je tiens mordicus à passer au premier rang. Bien sûr, il s'agit d'une compétition amicale et la victoire de notre équipe importe davantage que la réussite personnelle, mais je préfère tout de même me situer en tête du peloton.

— Vas-y!

Mon cri aurait dû tirer McCafferty du sommeil.

Enfin, presque.

Ensuite, tout semble se dérouler au ralenti. Le gardien se penche pour bloquer le tir et alors que la palette du bâton de Bosco va toucher la rondelle, le char d'assaut arrive, puis lève son bâton vite et haut!

Ouille!

Avant même que je puisse réagir, il frappe Bosco en plein dans le dos!

Durant une fraction de seconde, on peut entendre une mouche voler dans l'arène pendant que notre joueur le plus costaud s'effondre et que la rondelle glisse lentement, puis s'arrête.

Mais l'instant d'après, la foule se déchaîne et moi aussi.

Pointant un doigt accusateur vers le char d'assaut, je lance à l'arbitre :

— Bâton élevé!

Le gros joueur des Tonnerres assène un nouveau coup de bâton à Bosco, le frappant cette fois à la jambe.

Hors de moi, je hurle presque :

— Et cinglage!

D'une voix forte, notre entraîneur réclame une punition. Tous les joueurs qui se trouvaient sur le banc se sont levés et les partisans manifestent bruyamment leur indignation.

— Infraction évidente, monsieur l'arbitre! crie l'entraîneur O'Neal.

Pour ce qui est de l'évidence, personne ne va le contredire. Jamais je n'ai vu un joueur chercher aussi ouvertement à en blesser un autre. Évidemment, nous savons tous que le hockey est un sport dur, mais le jeu contre la bande est une chose et le cinglage en est une autre.

Un tel comportement mérite une expulsion.

— Absolument inacceptable! s'écrie Tim.

Alors que l'arbitre patine vers Bosco pour s'assurer qu'il n'est pas blessé, notre géant se relève.

Et avant que quiconque ne puisse l'arrêter, il traverse la patinoire en quatrième vitesse et pousse vigoureusement le char d'assaut.

Le joueur des Tonnerres tombe à la renverse et heurte

violemment la glace.

Ah, noon! La dernière chose dont nous avons besoin est bien une punition!

Les autres membres de l'équipe s'écartent de Bosco et de son adversaire. C'est ce que l'entraîneur nous a appris à faire quand une bagarre menace. Nous ne sommes censés nous en mêler sous aucun prétexte.

Bosco se rapproche de son rival.

— Garde ton calme, Émile, murmure Patrick. Garde ton calme.

Je chuchote à mon tour :

— Ne fais pas ça!

L'arbitre siffle et punit Bosco pour assaut.

L'entraîneur O'Neal s'époumone :

— Hé! Leur gars devrait être puni pour bâton élevé *et* pour cinglage, en plus!

L'arbitre secoue la tête. Il n'a rien vu.

— Non, mais vous plaisantez, ou quoi? C'était *flagrant!* lance encore l'entraîneur.

L'arbitre hausse les épaules et fait signe à Bosco de quitter la patinoire.

Notre bulldozer doit s'absenter durant deux longues minutes.

Il reste une minute quarante-trois secondes, les Tonnerres mènent par un point et nous leur accordons un avantage numérique?

Incredible! Leur faire un cadeau pareil!

— Bon sang! Pourquoi a-t-il fallu qu'il fasse ça? soupire Louis, alors que nous regardons Bosco se diriger vers le banc des punitions.

En arrivant au banc, il se permet un commentaire :

— Le gars m'a frappé et il n'est même pas puni!

L'entraîneur lui jette un regard sévère :

— Ce n'est pas à toi de régler des comptes avec l'autre équipe, Bosco.

— Mais l'arbitre est...

— Il fait son travail.

Bosco fronce les sourcils :

— Mais...

— On ne joue pas de cette façon dans mon équipe, Bosco.

— Mais... commence encore Émile.

— Assieds-toi et regarde la partie, mon garçon. Nous reparlerons de ça plus tard.

Depuis trois ans que je suis dans l'équipe de l'entraîneur O'Neal, je ne l'ai vu aussi fâché et déçu qu'à deux reprises et chaque fois, c'était parce que les gars avaient joué d'une façon trop brutale. Il nous a toujours appris à foncer, mais en faisant preuve de droiture et il ne tolère pas la bagarre.

Mais alors, pas du tout.

J'évite de regarder Bosco. Je n'arrive pas à croire qu'il a tout gâché.

Comme les autres membres de l'équipe restés sur le banc, je tente de combler par des cris et des encouragements l'absence de notre joueur puni... mais ça ne suffit pas.

Les Tonnerres marquent un autre but à dix-sept secondes de la fin et nous perdons la partie.

— Merci beaucoup, Bosco, grogne Louis alors que nous avançons tous vers le centre de la patinoire.

Il faut encore serrer la main aux joueurs de Victoria et les féliciter pour ce « beau match » même si leur attitude n'avait rien de beau.

L'entraîneur O'Neal voit le char d'assaut se moquer de Bosco pendant que nous avançons à la file indienne. Alors, il secoue la tête et descend sur la patinoire en se dirigeant d'un pas déterminé vers l'entraîneur des Tonnerres. Son air renfrogné laisse deviner qu'il ne fera pas dans la dentelle. Et le fait de marcher sur la glace en chaussures ne semble nullement freiner son ardeur.

Mais à peine a-t-il fait quelques pas que ses pieds glissent et se déroben sous lui. Un peu comme dans les dessins animés, il tente de se rattraper en esquissant une pirouette complexe, puis atterrit violemment sur le derrière.

— Ouille! dit Louis en grimaçant.

Je partage son avis.

Vite, je patine vers l'entraîneur et me penche pour lui demander si tout va bien.

Il se frotte le bas du dos. À en juger par son visage crispé et par les gémissements qu'il laisse échapper, la réponse est manifestement négative.

Quelques instants plus tard, des parents le rejoignent sur la glace. L'entraîneur répond à leurs questions par des grognements et ne parvient finalement à articuler que deux mots : « Ça alors ».

J'ai l'impression qu'il allait dire quelque chose de bien pire et en voyant la mine soulagée des parents, je comprends qu'ils ont dû partager ma crainte.

— Il va falloir appeler une ambulance, dit Maurice.

Maurice joue dans la ligue des vétérans du mercredi soir et vient nous encourager à chaque partie ou presque.

— Est-ce que quelqu'un aurait un cellulaire? demande-t-il.

Évidemment, mes parents n'en ont pas parce qu'ils préfèrent vivre à l'âge des ténèbres et celui de ma sœur se recharge en ce moment à la maison.

Ça alors! Qui aurait cru qu'elle pouvait respirer sans son téléphone!

— Aargh! grogne l'entraîneur en grimaçant de douleur.

— Y a-t-il un médecin dans la salle? tonne une voix dans le haut-parleur.

Je n'avais jamais entendu cette question posée sérieusement!

— Oui, moi! dit un homme que je ne reconnais pas.

Il se lève, puis paraît changer d'avis.

— En fait, je suis vétérinaire, dit-il.

L'entraîneur gémit de nouveau et l'homme se rassoit. Il semble regretter de ne pas être vraiment médecin.

Les ambulanciers emmènent notre entraîneur sur une civière et nous restons tous plantés là.

— Bien joué, Bosco, dit Colin en levant les yeux au ciel.

— Si tu as quelque chose à me dire, ne te gêne pas, ronchonne Bosco.

— Je viens de te le dire, marmonne Colin. *Bien joué.*

Bosco regarde tous les coéquipiers et je suis sûr qu'il lit comme moi la frustration sur chaque visage.

Je voudrais me porter à sa défense puisqu'il est en quelque sorte devenu un ami au fil de nos séances de tutorat en maths. D'un autre côté, je sais que je serais le seul à plaider sa cause pour un geste qu'il n'aurait pas dû faire, à mon avis. Assaut? C'est trop nul.

Alors, je ne dis rien.

— On ne peut pas toujours gagner, fait remarquer mon père à voix basse.

Comme si ça arrangeait les choses.

— C'est moche, dit Louis en soupirant. Maintenant, notre entraîneur est vraiment mal en point.

— Et nous, qu'est-ce qu'on va faire? demande Patrick.

Nous regardons les joueurs des Tonnerres se diriger vers le vestiaire réservé aux visiteurs en se tapant mutuellement dans les mains sans arrêt.

Je hausse les épaules :

— On va rentrer chez nous.

— Non, je veux dire l'équipe, reprend Patrick. Nous avons deux entraînements cette semaine et nous jouons contre Nanaimo samedi prochain.

Zut!

— Il vaut peut-être mieux annuler en attendant d'avoir des nouvelles de l'entraîneur, dit la mère de Christophe.

— Non, il nous faut seulement un remplaçant, lui répond son mari.

— Qui, alors? Toi? dit-elle en riant.

— Non, mais quelqu'un d'autre pourrait le faire.

Au cours des dix secondes qui suivent, on n'entend plus qu'un groupe de pères se lamenter et expliquer à quel point ils croulent sous le travail.

C'est alors que j'entends la voix de mon père s'élever au-dessus des autres :

— Je peux m'en occuper.

Voilà qui me redonne le sourire.